

France (section de l'Académie des sciences morales et politiques), en 1874, M. de Molinari a publié encore en 1876 les *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada*; en 1878, la *Rue des nations*, visites aux sections étrangères à l'Exposition Universelle, enfin, cette année, l'*Evolution économique du XIX^e siècle, Théorie du progrès*.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 20 novembre 1880.

Comme on devait s'y attendre, l'élection présidentielle est le canevas sur lequel chacun brode en ce moment : Les républicains naturellement, en parlent avec respect ; le peuple, selon eux, n'a jamais été plus raisonnable, ni Garfield plus grand.

On ne pense pas qu'ils osent le regarder comme un homme providentiel ; non, leur admiration ne va pas jusque là. Pour le moment ils se contentent d'affirmer qu'ils viennent de sauver le pays une cinquième fois et que les quarante huit millions d'âmes dont ils sont les maîtres doivent une fois de plus leur conserver leurs emplois et les inonder de dollars !

Les démocrates, par contre, sont d'une tristesse à faire pleurer l'obélisque : ils se frappent la poitrine et s'accusent de toutes sortes de péchés.

Mais d'autres moins humbles accusent leurs chefs de les avoir trahis et les couvrent de malédictions et de calomnies. Personne ne songe à s'accuser soi-même, personne ne veut avouer que sans programme, sans unité de vues un parti est destiné à périr.

Les démocrates avaient le nombre, mais c'était une armée qui n'avait pas de signe de ralliement ni de cri de guerre.

Espérons qu'ils s'en souviendront et que, la prochaine fois, ils auront un drapeau, une devise et surtout..... la majorité.

* *

Il y a peu de femmes élégantes à New-York qui ne connaissent la magnifique magasin de chevelures de la quatorzième rue. Son propriétaire actuel est un gentleman de la haute fashion qui a maison de ville et maison des champs, une loge à l'Opéra, voitures, chevaux et laquais.

L'établissement qui lui donne tant de bien-être n'est cependant qu'un atelier où l'on orne et peint le beau sexe à prix fixe.

Lorsqu'on entre là-dedans on reste frappé de la diversité des chevelures, de la multitude des pots de pommades et de cosmétiques, qui décorent les étagères. On devient de plus en plus rêveur également à la vue d'une myriade de frisettes, d'anneaux, de tresses et autres accessoires à l'usage des belles. On trouve aussi dans l'arrière boutique un vaste salon de coiffure où le commun des mortelles vient se faire attifer.

Mais tout cela n'est rien auprès du sanctuaire des grâces, situé au premier étage, auquel on arrive par un ascenseur. Aucun homme ne pénètre dans ce séjour parfumé—jamais un regard masculin ne surprend les secrets de l'art qui rend une femme laide assez jolie, et une jolie irrésistible. Ce sont des coiffeuses qui travaillent ces dames, et cet atelier d'un nouveau genre se nomme le grand salon. Les murailles sont tendues d'étoffes précieuses, les fenêtres sont ornées de lambrequins en velour rouge et garnies de dentelles ; les sofas sont doux et moelleux, couverts de brocatelle ; deux miroirs immenses, à cadre d'or, terminent les deux bouts de l'appartement. Enfin une nuée d'oiseaux au plumage varié remplissent de leurs chants l'air parfumé de cet Eden.

Pour décrire la *maquillage* de ces dames exprofesso—je suis obligé de passer ma plume à une aimable collaboratrice qui veut bien me rendre ce service :

« Après m'être débarrassée de ma polonaise et enveloppée d'un peignoir j'ai laissé tomber mes cheveux sur mes épaules ; ma coiffeuse a commencé d'abord à me nettoyer la tête, ensuite elle m'a peignée avec soin, séché mes cheveux avec une éponge et les a ensuite assouplis avec de la *bandolina*.

Elle donna ensuite à mes yeux un plus vif éclat en les baignant dans une eau merveilleuse appelée *Clair de lune*. Après cette opération elle me couvrit la face, le cou, les épaules, les bras et les mains de *cold cream* teinte de rose. Après m'avoir épongée avec beaucoup de soin elle entreprit sur mon visage de vrais travaux d'art ; mes lèvres furent passées au carmin ainsi que mes joues. Mes yeux noirs furent ombragés avec du *fard indien* ; mes sourcils devinrent plus bruns et mieux arqués.

Ma coiffeuse se recula ensuite de quelques pas pour juger de l'ensemble et revint aussitôt répandre à profusion sur tout mon corps une poudre délicieuse qu'on nomme *veloutine*.

Puis elle procéda, après cela, à l'important travail artistique de me dessiner, partout où elle jugea à propos d'en placer, de magnifiques veines bleues ; ce qu'elle fit avec un crayon azuré d'une main sûre et exercée.

« Le tour de la chevelure était venu. De magnifiques tresses, d'onduleuses boucles, des nattes mirobolantes furent adaptés à mes propres cheveux : j'en avais trois pieds de long sur les épaules. C'était superbe ! Ma coiffeuse les tordit dans ses mains en y ajoutant quelques frisettes. Elle me fit une tête à la grecque. Lorsque je me vis dans une glace je ne me reconnus pas ! j'étais le portrait vivant d'Aspasie !

« Après une autre toilette spinale des ongles je quittais cet établissement sans pareil ; non sans avoir payé pour les divers services qu'on m'avait rendus, la faible somme de cent dollars. En vérité c'est pour rien ! »

* *

Je n'ajouterai aucun commentaire au récit de cette dame. Est-ce que dans notre siècle tout ne se vend pas ? les hommes, les places, les consciences ? Je sais aussi que l'on vend l'Amour, mais j'ignorais que l'on achetât la beauté.

ANTHONY RALPH.

BANQUET DES DÉLÉGUÉS FRANÇAIS

Ce banquet a eu lieu, jeudi de la semaine dernière, au Windsor, et a eu un grand succès. Plus de deux cents convives y assistaient.

M. Chauveau présidait. Les discours en général ont été assez bons, surtout au point de vue pratique. Les délégués, qui ne sont pas des orateurs de profession, ont exprimé, dans un langage magnifique, les idées les plus distinguées. Nous avons cru que nos lecteurs aimeraient à lire et à conserver ces discours.

DISCOURS DE M. THORS

Messieurs,

Appelé à élever la voix dans cette réunion après les excellentes paroles que vous venez d'entendre, et qui vont droit au cœur de ceux qui sont venus d'Europe pour fonder ici le Crédit-Foncier franco-canadien, mon premier soin est de remercier l'homme éminent qui, dans un langage aussi brillant que patriotique, vient d'applaudir à notre œuvre.

Certes, messieurs, si quelque chose devait applaudir la tâche que nous nous sommes imposée, écarter de notre chemin les pierres qui auraient pu gêner notre marche, rendre clair ce qui était diffus, et visible ce qui était dans l'ombre, ce ne pouvait être que l'accueil sympathique et bienveillant que nous recevons ici de toute part, que le concours puissant de vos hommes d'État, que la complicité réelle, permettez-moi le mot, en faveur d'une œuvre qui est appelée à faire tant de bien, la complicité, dis-je, de tous ceux qui, sentant l'importance de l'institution nouvelle, sont les premiers à nous crier : Marchez, regardez autour de vous, voyez nos richesses, le labeur de notre population, la création de nos villes, le défrichement de nos terres, l'avènement de notre culture et de nos mines.

Aussi, est-ce avec un profond sentiment de reconnaissance que je viens dire ici devant vous que, si la tâche que je m'étais imposée pouvait de l'autre côté de l'océan me paraître ardue et hérissée de difficultés, je n'ai pas tardé, dès que j'ai mis le pied sur le sol canadien, à reconnaître que toutes les voix m'encourageaient à persévérer, que de partout s'élevait ce cri : Ayez confiance !

C'est ce courant sympathique qui n'a pas cessé de guider chacun de mes pas au fur et à mesure que je poursuivais ma route au milieu de vos villes, comme au travers de vos campagnes. C'est grâce à lui que j'ai pu en peu de temps me former une opinion raisonnée et hautement favorable sur les richesses de votre sol, sur la sécurité de vos institutions hypothécaires, sur la valeur de vos populations.

Je l'affirme ici avec un sentiment de véritable admiration : je suis et reste frappé des immenses ressources de votre pays et des moyens de développement que je constate pour votre production.

Le rôle que j'entrevois pour la société que je suis appelé à venir fonder parmi vous avec le concours des plus hautes illustrations de votre pays sera, je l'espère, un rôle bienfaisant. Il devra, si vos populations en comprennent le mécanisme, extirper à bref délai le fléau de l'usure qui dévore vos centres ruraux et, en abaissant le taux de l'intérêt, permettre à chacun de vos cultivateurs d'élever sa famille sur la terre qu'il exploite, sans avoir à craindre que la récolte qu'il espère ne suffise pas à le libérer envers un créancier ou rapace ou tenace.

Mais ce n'est pas à cela que va se limiter le rôle que nous rêvons pour notre institution. Elle a de plus grandes visées et elle se croit appelée à des résultats plus considérables. Cherchant à populariser parmi vous le principe de l'amortissement ru moyen d'annuités fixes, principe qui a admirablement réussi en France et dans tous les pays où il est appelé à fonctionner, elle va permettre à vos paysans comme aux citoyens de vos villes de se libérer de leur dette au moyen d'une somme insignifiante à ajouter à l'intérêt qu'ils ont à payer chaque année, si bien que, payant moins que le passé, ils auront au bout d'un certain temps remboursé le capital qu'ils empruntent, ce qui leur permettra de se croire, dès le lendemain, libérés de toute dette, du moment qu'ils ont la certitude de pouvoir s'acquitter de l'annuité qui leur est imposée.

Vous voyez immédiatement, messieurs, ce que ce système, inconnu encore dans ce pays, peut produire de résultats heureux, de quelle importance il peut être pour le développement de la propriété foncière ; quelle sécurité il peut apporter parmi vos populations, qui pourront désormais s'endormir tranquilles, sans crainte de se trouver le lendemain menacées de l'exigibilité d'une dette qu'il est toujours plus aisé de contracter que de rembourser.

Le Crédit foncier vient au milieu de vous pour vous faire jouir du bénéfice de cette innovation, mais ce n'est pas là que se bornent ses services : il compte faciliter à vos villes l'achèvement de leurs travaux municipaux, à vos fabriques l'édification de leurs églises, à vos institutions de bienfaisance le développement de leurs œuvres de charité ; il vous apporte tout cela et ne vous demande en échange que d'avoir foi en son œuvre et confiance en ceux qui le dirigent. Croyez-le bien, messieurs, sans distinction de clocher, de confession religieuse ou d'opinion politique, il veut faire luire pour vous le bienfait d'institutions qui, depuis trente ans, ont fait leurs preuves en France.

Ce n'est que dans l'union de tous les citoyens, dans le concours de toutes les opinions, dans l'abaissement de toutes les barrières, qu'il peut trouver son succès ! Et ce n'est pas trop demander à votre patriotisme que de réclamer pour le nouveau né des fonts baptismaux, faits du triple alliage de ces trois conditions, et, puisque l'allusion me vient si facilement aux lèvres faits de cet "aes triplex" dont parle le poète.

Rien n'est contagieux, Messieurs, comme

les citations, en voici une autre qui se trouve amenée à son tour par une parole qui vient de m'échapper ; mais, rassurez-vous, le texte n'en est pas emprunté aux poètes de l'antiquité, c'est un dicton moderne, et qui appartient au genre qu'en France nous avons l'habitude d'appeler *bon enfant*. Le voici du reste :

Nous venons de parler du Nouveau-né. En pareille occasion, la coutume,—coutume excellente—est de ne jamais séparer l'enfant de sa mère. Espérons donc qu'on dira : « La mère et l'enfant vont bien. »

Cette mère, vous la connaissez tous, et le cœur de chacun bat d'un légitime orgueil quand il songe au passé, que tous vous vénerez du plus profond de votre cœur, sans que pour cela ce sentiment affaiblisse le grand respect et le sincère amour que vous professez, pour les institutions qui vous régissent.

C'est parce que je connais et que j'apprécie ce sentiment qui vous fait honneur, que je ne crains pas d'évoquer en ce moment l'image de cette ancienne Patrie, si chère encore à vous tous, et dont le souvenir plane aujourd'hui au-dessus de cette salle et de l'œuvre que nous allons fonder.

DISCOURS DE M. G. DE MOLINARI

M. Molinari remercie l'assemblée pour la splendide et cordiale réception qui est faite aux délégués français. Il connaissait déjà l'hospitalité canadienne, et l'accueil qu'il avait reçu il y a quatre ans, de ses excellents confrères de la presse de Montréal, l'avait profondément touché, en l'engageant à revenir dans cet aimable pays où le seul danger sérieux que le voyageur ait à courir est celui des indigestions. Mais il ne s'attendait pas, il doit l'avouer, à cette réception princière. Il serait tenté d'en tirer vanité—car la vanité est un défaut auquel on prétend que nous sommes sujets, nous qui venons de la vieille France, s'il ne se souvenait d'une petite fable du bonhomme Lafontaine : *L'âne chargé de reliques*.

C'est la relique qu'on salue.

Les reliques que nous vous apportons, dit l'orateur, ce sont les bons sentiments et le souvenir impérissable de la mère-patrie. Vous avez eu beau être séparés d'elle par les abîmes de l'océan, et par une politique égoïste et jalouse, vous avez eu beau être abandonnés comme l'épave d'un navire naufragé, vous êtes restés français, et cette persistance de sentiment national dans une poignée de pauvres colons, auxquels il n'était resté que quelques prêtres pour les guider et les consoler, est un des phénomènes les plus merveilleux et les plus reconfortants de l'histoire de notre race. Heureusement, de meilleurs jours sont venus. L'Angleterre a fini par comprendre que sa vieille politique coloniale n'était plus en harmonie avec l'esprit et les besoins du temps, elle a mis au rebut cette machine surannée, et vous êtes devenus sous sa tutelle bienveillante, un des pays les plus libres de la terre. Vous vous gouvernez vous-mêmes, et autant que j'ai pu en juger c'est une besogne dont vous vous acquittez fort bien. Vous avez couvert votre pays de canaux et de chemins de fer, et vous dépensez plus d'argent pour l'école que pour la caserne. Vous n'êtes pas accablés comme nous sous le fardeau des dépenses militaires, vous n'êtes pas affaiblis par la plaie des armées permanentes. Votre arme de prédilection, c'est la hache du défricheur, et c'est une arme plus utile à la civilisation que les plus puissantes machines de guerre, y compris même le canon Krupp. Toutes vos forces sont appliquées à l'exploitation du magnifique domaine qui vous est échu en partage sur ce vaste continent. Les ressources naturelles dont vous disposez sont immenses, et sans parler de vos forêts et de votre domaine agricole, la province de Québec possède des richesses minérales et des pouvoirs d'eau qui font l'étonnement et l'admiration des ingénieurs et des industriels. Il ne vous manque que des capitaux pour mettre en valeur toutes ces richesses. Et je puis le dire, sans offenser vos compatriotes anglo-canadiens, vous